THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1169



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Lausanne
Ber en J. arts
par C. J. Crouzet
1795.

THEATRE
REVOLUTIONNAIRE
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

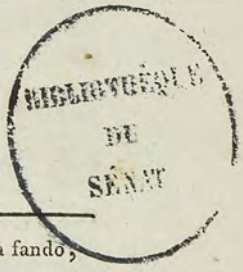
PAUSANIAS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR C.-J. TROUVÉ;

Représentée à Paris, sur le Théâtre de la rue Feydeau, par les Comédiens français,

Le 28 Mars 1795.



..... Quis, talia fando,
Temperet à lacrymis? .....

A mon Collègue & ami le Baron Jubé
Préfet du Gers
Trouvé

A CARCASSONNE,
DE L'IMPRIMERIE DE GABRIEL GARENG.

1810.

A M.R PAULY,

SECRÉTAIRE ORDINAIRE

DE LA FEUE REINE DE FRANCE.

Je dois mon éducation à vos bienfaits, mes sentimens à vos leçons et à vos exemples ; vous m'avez tenu lieu de Père : il m'est doux de trahir le secret de vos bontés, en vous offrant un hommage public de ma reconnaissance. Que votre nom protége mon faible Ouvrage ; ce fut mon début dans une carrière que m'ont fait quitter des devoirs plus importans. J'aurais voulu qu'il fût plus digne de paraître sous vos auspices.

C.-J. Crouvé.

PRÉFACE.

Il *semblera peut-être extraordinaire que l'auteur de cette Tragédie se soit, après quinze ans de silence, déterminé à la faire imprimer. Peut-être aussi trouvera-t-on qu'il s'était rendu justice, en ensevélissant dans l'oubli un ouvrage où la critique relèvera sans doute bien des fautes. Si cependant, à travers ces fautes trop nombreuses, de bons sentimens, des peintures vraies, quelques vers heureux peuvent obtenir en sa faveur un peu d'indulgence, alors on lui pardonnera de publier aujourd'hui cette Pièce, dont la représentation fit couler des larmes en* 1795, *et de réclamer la part d'estime due au courage, tandis que les favoris de Melpomène disputent le prix que la main la plus auguste va bientôt décerner au talent. Il n'a pas plus la prétention que le droit d'entrer en concurrence; mais il a cru pouvoir céder aux conseils de quelques amis qui ont vu, dans son essai dramatique, un monument honorable pour sa manière de penser.*

Osera-t-il ajouter qu'il est des personnes qui l'ont regardé comme une pièce nationale? En effet, le sujet de la tragédie de Pausanias *est le neuf thermidor: c'est le premier triomphe de la justice et de l'humanité sur le brigandage et l'assassinat. On y retrouve la fidélité historique, soit pour le personnage grec mis en scène d'après Plutarque et Cornelius Nepos, soit pour*

les crimes de toute espèce qu'on attaque sous son nom. Témoin de cette catastrophe, l'auteur voyait au moment même se dérouler une action théâtrale : Sparte lui offrit l'homme à qui son insolence, son ambition, sa cruauté, sa perfidie donnaient le plus de rapports avec le monstre dont cet ouvrage retrace les horreurs. La seule différence, c'est que ce dernier fut un lâche et vil scélérat, au lieu que Pausanias avait l'énergie du crime et mêlait de l'éclat à ses vices.

Ce n'était pas la première fois que l'auteur avait été inspiré par l'indignation. Déjà, dans une Ode sur le neuf thermidor, publiée par le Moniteur quelques jours après cette fameuse journée, il peignait ainsi l'affreux personnage :

Réponds, Dictateur parricide,
Quels sont tes sinistres projets ?
Tu disais en ton cœur avide :
« Bientôt ils seront mes sujets ;
» La terreur sera ma couronne ;
» Mon sceptre, la faulx de la Mort ;
» Des cadavres seront mon trône,
» Et le sang dans mon âme éteindra le remord. »

La tragédie de Pausanias fut représentée, le 28 mars 1795 (8 germinal an 3), par les Comédiens français, sur le théâtre de la rue Feydeau. Elle eut douze représentations : l'impression qu'elle produisit fut terrible, et agit tellement sur l'acteur (M.r Larive) qui remplissait le premier rôle, qu'il en tomba malade, et mit vingt jours d'intervalle entre la première et la seconde représentation. Si l'on se reporte au temps, si l'on songe aux débats dont frémissait la tribune, on sera

convaincu que cette époque même rendait le courage encore dangereux. Quelques mois après, la société du théâtre Feydeau se dispersa ; de nouvelles circonstances politiques s'élevèrent ; l'auteur entra dans la carrière des affaires publiques ; il oublia sa tragédie, renonça au théâtre, et crut devoir ce sacrifice à de plus importantes obligations.

La scène française possède encore une partie des acteurs dont le talent fit réussir cette pièce. S'ils pensaient que la représentation en pût être reprise ; si M.le Raucour, si MM.rs St.-Prix et St.-Phal se souvenaient des rôles qu'ils firent valoir avec tant d'énergie ; si celui de M.r Larive pouvait convenir à l'acteur célèbre qui semble avoir porté l'art tragique à sa perfection, ce tableau de nos malheurs passés servirait encore à faire ressortir les bienfaits qui en ont rendu le retour impossible. Plus on ressentirait d'horreur pour les monstres par qui la France fut ensanglantée trop long-temps, plus on redoublerait d'admiration, de reconnaissance et d'amour envers le GÉNIE PROTECTEUR *qui vint, au dix-huit brumaire, faire cesser pour jamais des alarmes légitimes, et dont chaque pas, depuis cette ère de salut, est marqué par la gloire de ses armes et la félicité de son Empire.*

PERSONNAGES.

PAUSANIAS . . . . . *ST.-PRIX.*
PHARAX. . . . . *LARIVE.*
AGIS. . . . . *NAUDET.*
LÉONIDAS. . . . . *ST.-PHAL.*
Un SÉNATEUR parlant.
Plusieurs autres SÉNATEURS.
ISMÉNIE, mère de Pausanias. . *M.le RAUCOUR.*
CLÉONÉ. . . . . *M.le FLEURY.*
XÉNARÈS . . . . . *ERNEST-VANHOVE.*
ARGILIUS, esclave affranchi.
PEUPLE.
GARDES.
ILOTES.

La Scène est à Sparte.

PAUSANIAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente le vestibule du Sénat.)

SCÈNE Ire

PHARAX, LÉONIDAS.

PHARAX.

Quoi ! lorsque chaque jour ajoute à ses forfaits,
Tu peux douter encor de ses affreux projets !
Quoi ! tu n'as pas compté le nombre de ses crimes
Par le nombre effrayant de ses tristes victimes !
Quelle est donc ton erreur, si, dans Pausanias,
Le présent, l'avenir ne t'épouvantent pas ?

LÉONIDAS.

Je hais autant que toi son insolente audace ;
L'excès de son orgueil m'importune et me lasse,
Et j'ai frémi souvent de sa sévérité ;
Mais qu'il soit l'ennemi de notre liberté,
Qu'il prétende asservir sous un joug tyrannique
D'un peuple de soldats l'austère république,

De l'immortel Lycurgue anéantir les lois,
Et de Lacédémone usurper tous les droits,
Je ne puis le penser ; mon âme est plus flattée
De retrouver en lui le vainqueur de Platée.
Sur quels motifs d'ailleurs sont fondés tes soupçons ?

PHARAX.

De la prudence au moins tu connais les raisons,
Parlons bas : c'est déjà le plus dur esclavage
De comprimer sa voix, d'étouffer son courage,
De craindre un délateur, lorsque la vérité
Fait entendre un accent des tyrans redouté !...
Tu demandes des faits? Consulte ta mémoire :
Juge, sans t'éblouir, l'éclat d'une victoire.
Contre Mardonius conduisant des héros,
Pausanias de Sparte illustra les drapeaux ;
Mais si dans son devoir il fût resté fidelle,
S'il n'avait point ourdi de trame criminelle,
S'il ne s'appuyait pas du secours des Persans,
Pourquoi loin de nos murs ces messages fréquens ?
Pourquoi, dans nos remparts, traîne-t-il à sa suite
D'esclaves, d'étrangers cette hideuse élite ?
Pourquoi, par cette pompe et ce luxe des cours,
De nos arts tout guerriers veut-il changer le cours ?
Pourquoi ce tribunal, dont le pouvoir sublime
Dut venger la vertu des attentats du crime,
N'est-il plus dans ses mains qu'un aveugle instrument
D'injustice, de haine et de ressentiment ?
Souffrirons-nous toujours, dans nos terreurs stupides,
Ces jugemens affreux et ces longs homicides ?
Et vous, ô de nos lois organes corrompus !

Aux plus viles fureurs depuis long-temps vendus,
Vous osez froidement prononcer la sentence
Qui sur un échafaud va traîner l'innocence!
Vous l'osez prononcer!....

LÉONIDAS.

Ah! tu me fais frémir!

PHARAX.

Tu frémiras bien plus, tout va se découvrir.
Tu connaîtras ce fourbe, à qui l'hypocrisie
A jusqu'à cet instant tenu lieu de génie,
Monstre qui foule aux pieds le mortel abattu,
Et tout couvert de sang parle de sa vertu!

LÉONIDAS.

Sous ces dehors pompeux, ciel! une âme si noire!
La mienne s'en indigne et répugne à le croire:
Non, non, Pausanias ne peut être à ce point
Perfide, ambitieux.....

PHARAX.

Tu ne m'étonnes point,
Brave Léonidas: une âme simple et pure
Aime dans tous les cœurs à chercher sa droiture.
Mais le masque est tombé, le prestige est détruit.
Déjà de ses complots il savoure le fruit.....
Il savoure un poison qui lui sera funeste.
Il n'est pas maître encor, le désespoir nous reste.

LÉONIDAS.

Et sa mère du moins, en qui jusqu'à ce jour
Sparte a vu pour nos lois éclater tant d'amour,
Sa mère est-elle encor digne de sa patrie ?
Ou dois-je avec son fils abhorer Isménie ?

PHARAX.

Pausanias la craint, il la fuit, et je crois
Qu'à nos respects toujours elle a les mêmes droits.
On vient.

LÉONIDAS.

Un sénateur vers nous se précipite.

PHARAX.

J'augure des malheurs au trouble qui l'agite.

SCÈNE II.

PHARAX, LÉONIDAS, AGIS.

AGIS.

O mes concitoyens !

PHARAX.

Eh ! quoi ?

AGIS.

Pausanias
Met aujourd'hui le comble à tous ses attentats.
La liberté dans Sparte est désormais éteinte ;
L'horreur et l'épouvante ont rempli cette enceinte ;
Et par l'impunité l'oppresseur enhardi
Consterne un peuple entier sous le joug abruti.
J'ai vu, j'ai vu la liste impie, abominable,
Où de sang altéré, de meurtre insatiable,
Il proscrit à la fois, avec tout le sénat,
Tous les noms honorés ou fameux dans l'état.
De qui fut vertueux la mort est décidée.

LÉONIDAS.

La mort pour la vertu ! dieux ! quelle affreuse idée !

AGIS.

Il nous estime assez pour nous faire périr.

LÉONIDAS.

Quand Sparte n'est plus libre, il est doux de mourir !

PHARAX.

Au trépas, comme vous, j'ai dévoué ma tête ;
Mais avant de subir la mort qu'on nous apprête,
Amis, acquittons-nous d'un important devoir.

LÉONIDAS.

Ce devoir, qui le peut dicter ?

PHARAX.

Le désespoir !
Que sur Pausanias ce crime enfin retombe !
Mourons, mais qu'avec nous il entre dans la tombe!
Que Sparte sur nos corps le contemple expirant,
Et recouvre ses droits scellés de notre sang !
Au sénat aujourd'hui sais-tu s'il doit se rendre ?

AGIS.

On le dit.

PHARAX.

J'y serai, j'y serai pour l'entendre.
Au défaut de ma voix, ma main lui répondra.

LÉONIDAS.

L'entreprise est hardie.

PHARAX.

Elle réussira !
Des deux côtés la mort n'est-elle pas certaine ?
Je la veux honorable ! Amis, je vois Athène :
Le fer d'Harmodius et d'Aristogiton
La délivra du joug et de l'oppression ;
Mais ce couple immortel, martyr de la patrie,
Jouit-il du bonheur de la voir affranchie ?
Non sans doute, il périt glorieux, regretté ;
Ses noms sont à jamais chers à la liberté.

AGIS.

De cet ambitieux apprends un nouveau crime.
Tu connais le modeste et sage Cléonyme,
Ce digne citoyen, qui de Sparte autrefois
Avec Pausanias partagea les emplois ?

PHARAX.

Hé bien ?

AGIS.

Pausanias dispose de sa vie.
Des juges, dont lui-même a payé l'infamie,
Déjà sont assemblés, et je ne doute pas
Qu'il ne leur ait prescrit l'arrêt de son trépas.

LÉONIDAS.

A tout ce que j'entends je ne puis rien comprendre.

PHARAX.

Moi je vole au sénat, et j'y saurai défendre
Un père, un magistrat faussement accusé,
Sur qui nul d'entre nous ne peut être abusé,
Que du moindre délit nul de nous ne soupçonne,
Dont je connais les mœurs bien plus que la personne.

AGIS.

Eh ! qui n'applaudirait à cette noble ardeur ?
Prends garde toutefois qu'un excès de chaleur
N'éclaire du tyran la sombre défiance.

PHARAX.

Comme sur mes transports compte sur ma prudence.
Va, nous pourrons dans peu nous épargner ce soin;
Une heure encore, après il n'en est plus besoin.
Voici le dernier jour d'un silence coupable !
Que ce moment pour nous deviendra mémorable !
Oui, mon cœur, que ranime un si touchant espoir,
Sent déjà sous nos coups s'écrouler ton pouvoir,
Audacieux mortel ! oui, ta fureur avide
En vain contre l'état médite un parricide !
(à Agis.)
Toi, d'un œil attentif suis tous ses mouvemens.
Veillons pour la patrie en ces cruels momens.
Heureux, si dans tes mains habilement prudentes
Tombaient du proscripteur les tablettes sanglantes!
(à Léonidas.)
Et toi, dont j'ai toujours estimé la candeur,
Si tes yeux sont ouverts, engage nous ton cœur.
Des ilotes, dans Sparte, observe la conduite;
Le tyran, tu le sais, en a formé sa suite;
Pour m'en inquiéter j'ai de fortes raisons,
Et tes soins vont peut-être éclaircir mes soupçons.
Au sénat, sans tarder, vous reviendrez m'instruire.
D'un beau jour à mes yeux l'aurore est prête à luire.
Adieu.... *(il sort.)*

LÉONIDAS.

Puisse le ciel, touché de nos malheurs,
Les exaucer enfin ces vœux consolateurs !

AGIS.

Nous cependant allons, enflammés d'un saint zèle,
Allons où de l'état le salut nous appelle.

SCÈNE III.

AGIS, LÉONIDAS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Arrêtez, un moment de grâce écoutez-moi.
Un bruit s'est répandu qui me glace d'effroi :
Vous devez pardonner aux craintes d'une mère.
Je cherche en vain mon fils, mon fils me désespère,
Il redoute ma vue, et d'orgueil enivré,
Aux excès du pouvoir imprudemment livré,
De la plus tendre mère il évite l'approche.
Ah ! son cœur lui fait donc un bien sanglant reproche !
De mon propre intérêt je ne m'occupe pas,
Mais Sparte est tout pour moi ; parlez, Pausanias
Aurait-il en effet osé noircir d'un crime
Un mortel vertueux, le sage Cléonyme ?

AGIS.

Il est trop vrai.

ISMÉNIE.

Qu'entends-je ? et se peut-il, grands dieux !
Que mon fils ait conçu ce projet odieux ?

AGIS.

Sparte peut se lasser de tant de tyrannie,
Et le sénat confondre enfin la calomnie.

ISMÉNIE.

Lui ! mon fils, un tyran ! mon fils, un imposteur !
Ah ! devais-je m'attendre à ce comble d'horreur ?
De mes soins maternels voilà donc le partage,
La vengeance de Sparte, ou bien son esclavage !
Hélas ! dès son berceau j'aimais à pressentir
Un autre caractère, un plus digne avenir:
Je disais, « Il sera l'honneur de sa patrie ;
Il saura pour les lois sacrifier sa vie ;
L'amour de la justice embrasera son cœur :
De l'opprimé, du faible organe et protecteur,
C'est à punir le crime, à sauver l'innocence,
Qu'il voudra consacrer sa brûlante éloquence :
A la voix du malheur il répondra toujours ;
Et s'il faut qu'à l'état il immole ses jours,
Si d'un appui si cher ma vieillesse est privée,
Quelque douceur encor m'est au moins réservée,
J'adopterai sa gloire, et son nom respecté
Me tiendra lieu de fils et de postérité.
Ah ! si de ses talens déshonorant l'usage,
Il devait de mon cœur démentir le présage,
Que ne l'ai-je plutôt, dès sa naissance, instruit
A fuir la renommée et l'éclat qui la suit,
A préférer la paix d'une obscure carrière !
Libre d'ambition, et révérant sa mère,
Il eût vécu tranquille, et fût mort ignoré,
Mais cher à ses parens, de ses amis pleuré ! »

AGIS.

Au lieu de ces regrets.... hélas ! qu'allais-je dire ?
Je n'enfoncerai point le trait qui vous déchire,
Pardonnez, je me tais.

ISMÉNIE.

O trop sensible Agis !
Avant de condamner, de maudire mon fils,
J'essaîrai si son âme, au crime accoutumée,
A la voix d'une mère est pour jamais fermée.
De mes tremblantes mains je presserai son cœur ;
Il entendra mes cris, il verra ma douleur ;
De Cléonyme enfin la fille gémissante
Viendra mettre à ses pieds sa plainte suppliante :
Fallût-il avec elle embrasser ses genoux,
Pour ramener mon fils l'effort me sera doux.
Mais s'il osait encor se rendre inaccessible,
Aux vœux de tout l'état s'il restait inflexible,
L'ingratitude alors réveillant ma fierté,
Je ne vois plus que Sparte et que la liberté ;
Et vous, ne voyez plus dans le fils d'Isménie
Qu'un traître dont il faut punir la tyrannie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.re

PAUSANIAS, XÉNARÈS.

PAUSANIAS.

Tu dis que le sénat, par un décret jaloux,
A tenté de ravir Cléonyme à mes coups ?

XÉNARÈS.

Un silence profond régnait dans l'assemblée ;
Soudain Pharax paraît, et d'une voix troublée
Il s'écrie : « Ainsi donc, sénateurs indolens,
L'audace obtient sur vous des triomphes sanglans !
Une imposture atroce accuse Cléonyme :
Laisserez-vous frapper cette illustre victime ?
Moi, dussé-je être seul, seul je veux m'opposer
Au succès que le crime a pu se proposer.
Je viens, dans ma douleur et dans ma conscience,
Défendre, devant vous, les jours de l'innocence.
Tant que vous n'aurez pas, par une juste loi,
Sur ses dangers certains dissipé mon effroi,
Que vous n'aurez pas mis la vertu hors d'atteinte,
Je ne sortirai point de cette auguste enceinte. »
On s'émeut, on frémit. Un de tes partisans
Se lève après Pharax : « Sans doute aux innocens
Le sénat doit, dit-il, son appui tutélaire,

Mais au maintien des lois il doit être sévère.
Aux lois il appartient de décider du sort
D'un mortel qu'on défend avec tant de transport.
Il est au tribunal, c'est-là qu'il doit répondre :
Si le crime l'attaque, il saura le confondre ;
Et puisque sa vertu frappe ainsi tous les yeux,
Son triomphe en sera d'autant plus glorieux.
Oui, tout autre parti pour elle est une offense. »
Pharax veut insister ; le sénat, en balance,
Entre les deux avis paraissait incertain ;
Sur les cris de Pharax l'autre l'emporte enfin.

PAUSANIAS.

Qu'ils tremblent tous ! Pharax, le sénat, Cléonyme,
De cette résistance expîront tous le crime.
Qui, moi ! je céderais à leur emportement !
J'aurais de mon pouvoir présumé vainement !
Et de ma volonté fléchissant la constance,
Je craindrais à mon tour pour ma propre existence !
Non, de notre ascendant sachons mieux profiter ;
Perdons tous nos rivaux, et sans plus hésiter,
Sans attendre une époque, où nous sommes peut-être,
A Sparte comprimée osons donner un maître.

XÉNARÈS.

Si l'excès du malheur et l'indignation
Allaient ouvrir les yeux sur ton ambition ?

PAUSANIAS.

De quel honteux effroi ton âme est agitée !
Ne suis-je pas toujours le vainqueur de Platée ?

De tes concitoyens ne vois-tu pas l'erreur ?
N'ai-je pas devant moi fait marcher la terreur ?
Est-il un seul mortel qui brave ma menace ?

XÉNARÈS.

Souvent le désespoir est plus fort que l'audace.

PAUSANIAS.

As-tu perdu la tienne ?

XÉNARÈS.

Allons, il faut agir.

PAUSANIAS.

Crois que j'ai trop prévu pour ne pas réussir.
Dans une heure, au sénat j'irai porter mes plaintes.
Je le ferai pâlir du sujet de mes craintes ;
De l'état déchiré je peindrai les douleurs,
J'offrirai des moyens de finir ses malheurs.
Si le sénat se montre à mes avis docile,
Tu sens combien alors ma victoire est facile.
S'il ose résister, les ilotes sont prêts,
Et par là du pouvoir je suis encor plus près.
Cependant de Xercès le ministre fidèle
Va connaître à quel prix je veux mettre mon zèle.
Un message instruira le monarque persan
Du vœu que j'ai formé pour mieux asseoir mon plan.
Fais-moi venir l'esclave à qui ma confiance
Doit donner cette fois mes lettres pour Bysance ;
Et toi, va présider au tribunal des lois.

Tu sais si j'ai besoin du secours de ta voix;
Tu sais quel intérêt j'attache à Cléonyme.

XÉNARÈS.

C'est un chef de mutins; lui faut-il d'autre crime?

SCÈNE II.

PAUSANIAS seul.

Je vais donc, à mes pieds foulant tous mes rivaux,
Recueillir aujourd'hui le fruit de mes travaux!
Que de soins m'a coûtés cette grande conquête!
Qu'il m'a fallu d'efforts pour atteindre le faîte
D'un pouvoir établi sur les divisions,
Et par moi cimenté du sang des factions!
Ah! si, depuis cinq ans, forçant mon caractère,
J'ai constamment brigué la faveur populaire;
Si de mes ennemis préparant le trépas,
J'ai vanté les vertus que je n'exerçais pas;
Si de mes passions domptant la violence,
Lorsque je conspirais dans l'ombre et le silence,
Au sein de la terreur et de la cruauté,
J'ai fait croire souvent à mon humanité,
O Sparte! j'ai voulu que, demandant un maître,
Ta gémissante voix me suppliât de l'être.....
D'où vient que tout à coup j'éprouve en ce moment
Un je ne sais quel trouble et quel saisissement?
Si près de couronner ma superbe entreprise,
D'un vain effroi mon âme est-elle donc surprise?
Non, non, voici le jour qu'il faut me déclarer:

Sparte, voici le jour que tu dois m'implorer!
Mais j'aperçois l'esclave.

SCÈNE III.

PAUSANIAS, ARGILIUS.

PAUSANIAS.

Approche, et de ton zèle
Sois prêt à me donner une preuve nouvelle.
Je puis compter sur toi? je le puis?

ARGILIUS.

Ah! seigneur,
Long-temps de votre choix j'ai brigué la faveur.
Commandez.

PAUSANIAS.

Il suffit. Écoute : en diligence
Va trouver, en mon nom, Artabaze à Bysance.
Cette lettre, par toi remise dans ses mains,
L'instruira sur-le-champ de mes secrets desseins.
Va, cours; il est aussi chargé de reconnaître
Le soin que tu mettras à bien servir ton maître.
(il sort.)
Ciel! que vois-je? ma mère!... O fâcheux entretien!
Cléoné l'accompagne! Elles n'obtiendront rien.

SCÈNE IV.

PAUSANIAS, ISMÉNIE, CLÉONÉ.

CLÉONÉ.

Je viens, Pausanias, t'implorer pour mon père.
Le glaive qui menace une tête si chère
Aisément par ta main peut être détourné,
Puisque toi seul poursuis ce père infortuné.
Sans doute, en l'accusant, ta rigueur inflexible
Crut devoir à l'état un exemple terrible
Qui fût l'effroi du crime et le soutien des lois.
Cependant ses vertus, autant que ses exploits,
Peut-être de ta part méritaient plus d'estime.
Tu devais le juger incapable d'un crime.
Le sénat hautement vient de s'en expliquer;
Cléonyme jamais n'a pu prévariquer.
Rends ce vertueux père à sa tendre famille;
Laisse émouvoir ton cœur aux larmes de sa fille,
Sa fille est à tes pieds, sois juste et généreux....
Par ce respect sacré qu'on doit aux malheureux,
Au nom plus saint encor, au doux nom de ta mère,
Oh! daigne à mon amour, daigne accorder mon père.

ISMÉNIE.

Sur ton âme déjà trop loin de son devoir,
S'il me reste, ô mon fils! encor quelque pouvoir,
Si la voix d'une mère et ses vœux et ses larmes
Contre tes passions me conservent des armes,
Mon fils, ô mon cher fils! rappelle ta vertu;
Que par toi Cléonyme, à sa fille rendu,

Sous le poids de ses fers n'écrase plus ta gloire.
Remporte sur ton cœur ta plus belle victoire.
Loin de toi cet orgueil qui t'érige en tyran !
Sois humain, sois modeste, alors tu seras grand.

PAUSANIAS.

Sans vouloir pénétrer ce qu'on ose prétendre,
Ces discours, je l'avoue, ont droit de me surprendre.
Que Cléoné répète avec mes ennemis
Un langage inventé pour perdre votre fils,
Son âge ou sa douleur peut lui servir d'excuse.
Mais que, sur de vains bruits, ma mère aussi m'accuse,
C'est, parmi les tourmens dont je suis déchiré,
Un supplice où mon cœur n'était point préparé.
Et c'est moi qu'on attaque ! Et c'est vous, Isménie,
Dont la crédulité répand la calomnie !
C'est vous dont l'injustice empoisonne mes jours !
Eh ! ne voyez-vous pas qu'en attachant toujours
Mon nom seul aux malheurs qu'on plaint ou qu'on endure,
On accrédite ainsi la plus noire imposture ?
Qu'en venant m'implorer pour soi, pour ses parens,
On met Pausanias au nombre des tyrans ?
Étrange invention ! Depuis quand, sous quel titre,
M'a-t-on vu de nos lois me rendre ici l'arbitre ?
Depuis quand pour organe ont-elles pris ma voix ?
Un traître a-t-il du peuple usurpé tous les droits,
C'est moi qui le poursuis ! Eh ! non, c'est la justice,
Qui veut qu'à l'échafaud tout coupable périsse.

CLÉONÉ.

Mon père à l'échafaud !

PAUSANIAS.

La loi prononcera.

ISMÉNIE.

Mais d'un juge pervers qui le garantira ?

PAUSANIAS.

Voilà comme, outrageant avec un art perfide
Le magistrat, des lois observateur rigide,
Le crime insolemment devient accusateur !
On voudrait, je le sais, briser le fer vengeur
Qu'on pense voir déjà suspendu sur sa tête.
En vain à conspirer l'audace encor s'apprête,
Le peuple a l'œil fixé sur tous ses ennemis ;
Il saura les punir....

ISMÉNIE.

Eh bien ! tremble, mon fils.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, XÉNARÈS.

XÉNARÈS.

Pausanias !

PAUSANIAS.

Quel soin dans ces lieux te ramène ?
Que viens-tu m'annoncer ?

XÉNARÈS.

Je le fais avec peine.
Cléonyme....

CLÉONÉ.

Grands dieux!

ISMÉNIE.

Eh bien!

PAUSANIAS.

Parle....

XÉNARÈS.

Est jugé.

PAUSANIAS.

L'arrêt....

XÉNARÈS.

Subi; la mort!

CLÉONÉ.

Dieux! mon père égorgé!

PAUSANIAS.

Osez-vous?....

XÉNARÈS.

La loi seule a prononcé....

ISMÉNIE.

Barbare!
Je cède au désespoir qui de mon cœur s'empare...

Dans le sang innocent tes mains ont donc trempé !
C'est ta haine, c'est toi, toi seul qui l'as frappé.
Ton orgueil indomptable et ta jalouse envie,
Oui, voilà les forfaits qui lui coûtent la vie.
A ton ambition ce monstre s'est vendu,
Et vous avez tous deux égorgé la vertu !

PAUSANIAS.

Arrêtez....

ISMÉNIE.

Crois-tu donc imposer à ta mère ?
Mais je ne le suis plus. *(à Cléoné.)* Viens, ma fille...!

CLÉONÉ.

O mon père !

ISMÉNIE.

Misérable assassin ! non, tu n'es plus mon fils !
Je vois tous tes complots. Bourreau de ton pays,
Tu veux par la terreur étouffer l'énergie
De quiconque oserait braver la tyrannie.
Tu crois, pour commander à des républicains,
Que toujours dans le sang il faut plonger ses mains.
Mais le tien à ton tour expira tant de crimes,
Et ton supplice ira consoler tes victimes.
Il ne tardera pas, c'est moi qui le prédis ;
Va, tu me fais horreur, traître ! je te maudis !
Frappe, j'ai trop vécu, viens m'arracher la vie ;
C'est un plus grand forfait d'opprimer la patrie.
Et toi, chère victime, ô tendre Cléoné !
Désormais à ton sort le mien est enchaîné ;

Par le crime d'un fils entre dans ma famille,
Pour toi je reste mère, et toi seule es ma fille.

CLÉONÉ.

O mon père!

ISMÉNIE.

Sortons; loin de ses assassins,
Sous mon toit protecteur viens pleurer ses destins.
Dans mon sein maternel tu verseras tes larmes;
A gémir avec toi je trouverai des charmes.
Viens, suis moi.

(elle sort en soutenant Cléoné.)

SCÈNE VI.

PAUSANIAS, XÉNARÈS.

PAUSANIAS.

Xénarès, ai-je bien entendu?
De ces emportemens, dis-moi, qu'augures-tu?
Quelque trame perfide en silence est ourdie;
On conspire....

XÉNARÈS.

Comment! tu craindrais Isménie?

PAUSANIAS.

Oui, je dois craindre tout; pour oser éclater
Elle avait des desseins....

XÉNARÈS.

Qu'il faut déconcerter.
Cléonyme n'est plus un obstacle à ta gloire.

PAUSANIAS.

C'est un rival de moins, ce n'est pas la victoire.

XÉNARÈS.

Quoi! déjà du succès as-tu désespéré?

PAUSANIAS.

Qui moi? jamais.... Ami, tout est bien préparé,
Ilotes, étrangers, mécontens, cœurs avides,
Ceux que l'ambition rend actifs, intrépides,
Tous....

XÉNARÈS.

Oui, tous, ils sont prêts à ton premier signal.
Mais le moindre délai peut devenir fatal.
Si tu perds un moment, le sénat en profite;
Le sort de Cléonyme et l'effraie et l'irrite.

PAUSANIAS.

Et de quel œil le peuple a-t-il vu son trépas?

XÉNARÈS.

Qu'importe que le peuple ait murmuré tout bas;
Tu ne peux désormais regarder en arrière;
Il faut avec audace achever ta carrière,
Ou bien, si, renonçant à tes hardis desseins,
Tu laisses la puissance échapper de tes mains,
Si de tes ennemis la troupe conjurée
Est par ta négligence un moment rassurée,

C'en est fait, tu péris, ton supplice est tout prêt,
Et déjà leur vengeance en médite l'arrêt.

PAUSANIAS.

Ils ne goûteront pas une si douce joie !
Mon bras levé sur eux saura saisir sa proie.
Je me rends au sénat : d'abord de nos projets
Avec ménagement j'essaîrai le succès.
Intimider les uns et caresser les autres ;
Aux intérêts publics substituer les nôtres ;
Gagner à notre cause un parti suspecté,
En lui donnant l'espoir de la sécurité ;
Parler de mes dangers et de la calomnie ;
Déclamer avec art contre la tyrannie ;
Montrer Lacédémone à son dernier instant,
La vertu dans les fers, le crime triomphant ;
Dans les convulsions des discordes civiles,
La liberté mourante et les lois inutiles ;
Peindre à quelques esprits, par la peur énervés,
Les désastres prochains qui leur sont réservés ;
Pour prévenir les maux que je vois prêts à naître,
Les effrayer au point de souhaiter un maître ;
Voilà ce que ma voix va tenter aujourd'hui.
Divisons le sénat pour triompher de lui :
Sa prudence et sa force une fois compromises,
Et les dissensions au milieu d'eux assises,
Le pouvoir est à nous ! Je satisfais alors
D'un long ressentiment les trop justes transports.
Rivaux jaloux, tremblez d'arrêter mes conquêtes !
Demain Pausanias peut demander vos têtes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(La scène est au Sénat.) (Le Sénat est assemblé.)

SCÈNE I.re

PAUSANIAS, PHARAX, AGIS, LÉONIDAS, SÉNATEURS, PEUPLE.

PAUSANIAS.

Citoyens, magistrats, que d'autres orateurs
Éblouissent vos yeux par des tableaux flatteurs,
Je viens vous apporter des vérités utiles,
Éteindre les flambeaux des discordes civiles,
Confondre l'imposture et soutenir vos droits;
Sénateurs, et vous, peuple, écoutez tous ma voix.
Sparte m'a vu, cinq ans, interposant ma tête
Entre elle et ses dangers, défier la tempête
Et des tyrans ligués conjurer les efforts:
Au dedans de l'état, aussi bien qu'au dehors,
J'ai veillé sans relâche au maintien de sa gloire.
Si nos heureux drapeaux ont fixé la victoire,
Avec quelque succès mon bras a combattu,
Et les champs de Platée attestent sa vertu.
Je n'ai point usurpé, j'ai conquis votre estime;
Et l'on veut me ravir un prix si légitime!
C'est moi que l'on condamne à se justifier!
C'est moi qu'à la vengeance on veut sacrifier!
Quel mortel désormais servira la patrie,

Si de Pausanias l'innocence est flétrie ?
Ils m'appellent tyran : vils calomniateurs !
Ah ! si j'étais jaloux des suprêmes grandeurs,
Si j'étais en effet, ce qu'eux seuls voudraient être,
D'un peuple dégradé l'oppresseur et le maître,
Ma main verserait l'or, et soudain à mes piés
Je les verrais fléchir leurs fronts humiliés.
Puisqu'ils m'ont devant vous réduit à me défendre,
Pour la dernière fois je vais me faire entendre.
Quand j'aurai de nos maux sondé la profondeur,
Sur leur vrai caractère épanché ma douleur,
Que j'en aurai montré l'infaillible remède,
Partagez-vous alors un champ que je vous cède.
Si d'un triste devoir je m'acquitte aujourd'hui,
Je ne me charge point de la tâche d'autrui.
Oui, je vois triompher et l'intrigue et le crime ;
Je me consolerais d'en être la victime,
Si leurs complots pervers, trop long-temps impunis,
Pouvaient tourner enfin au bien de mon pays.
Mais non, dans cette lutte impie, interminable,
Le succès suit toujours l'audace du coupable ;
L'oppresseur est tranquille, et du sein des malheurs,
L'opprimé cherche en vain qui séchera ses pleurs.
Envers les scélérats pourquoi cette indulgence ?
Pourquoi laisser des lois endormir la vengeance ?
Pourquoi d'un voile épais couvrir la vérité ?
Pourquoi dans le péril tant de sécurité ?
Au moment où je parle, on s'agite, on conspire :
Le crime va régner, nous lui livrons l'empire.
En voyant ce torrent de vices confondus
Avec la pureté des plus saintes vertus,
Mon cœur s'est alarmé, j'ai frémi que l'histoire

De ce mélange affreux ne chargeât ma mémoire.
Les méchans ont en vain disposé de mon sort,
Qu'ils tremblent! je leur lègue et l'opprobre et la mort.
O peuple! souviens-toi que c'est à la justice
A prêter à ta cause une main protectrice;
Que c'est par la terreur imprimée aux méchans
Qu'on replace le calme au cœur des innocens.
Oui, sans ce double accord, ta force est enchaînée;
Tes fers ont bien changé, mais non ta destinée.
Plus de vaines frayeurs, plus de fausse pitié;
O peuple! assez long-temps tu fus sacrifié:
Devant ta volonté que tout cède et fléchisse;
Ton salut a besoin que le crime périsse.
L'imposture peut-être osera me noircir,
Mais j'ai fait mon devoir et je saurai mourir.

LÉONIDAS.

Avec moins de hauteur et plus de modestie,
On me prouverait mieux qu'on chérit la patrie.
Qu'importe à son salut un discours fastueux?
Le zèle véritable est moins présomptueux.
On devait de l'état indiquer les blessures,
Donner pour les guérir d'infaillibles mesures;
Sparte allait, pensions-nous, respirer d'aujourd'hui;
Eh bien! Pausanias n'a parlé que de lui.

PAUSANIAS.

Ainsi donc au mensonge on ajoute l'outrage!
J'avais prévu l'accueil qu'obtiendrait mon courage:
C'est un crime d'oser braver vos passions....

UN SÉNATEUR.

Étranger comme vous à toutes factions,
Comme sans intérêt, je parlerai sans crainte.
J'obéis à mon cœur; dussé-je, en cette enceinte,
Orateur trop sincère élever mon tombeau,
La vérité me presse et je tiens son flambeau.
Je viens.....

PHARAX.

C'est trop long-temps, par un zèle hypocrite,
De nos divisions entretenir la suite.
Sur les malheurs publics, sur ses propres douleurs,
Est-il un citoyen qui ne verse des pleurs?
Si de l'état encor l'intérêt vous inspire,
Qu'aujourd'hui, par vos mains, le voile se déchire.

LÉONIDAS.

Je vais le déchirer..... Un complot ténébreux
Creuse à Lacédémone un précipice affreux:
Ouvrez les yeux, voyez et frappez les perfides.
Sachez donc, sénateurs, que des mains parricides
Dirigent ces forfaits habilement conduits.
On dispose, à prix d'or, des ilotes séduits:
Leur chef est un brigand dont l'âme sanguinaire
Prête aux conspirateurs son lâche ministère;
Le sénat est proscrit avec la liberté;
Au nom de la justice et de l'égalité,
Des juges assassins, couverts de tous les crimes,
Égorgent chaque jour d'innocentes victimes,
Et du temple des lois bannissant la pudeur,

Se font un jeu cruel d'insulter au malheur.
A dévorer l'état plus d'un tigre s'apprête ;
Il faut les prévenir : ordonnez qu'on arrête,
Qu'on traîne dans les fers tous ces vils scélérats
Dont la patrie en deuil réclame le trépas.
Sparte ne veut souffrir ni perfides ni maîtres.

PAUSANIAS.

Je répondrai.

UNE VOIX.

Tais-toi, tyran !

UNE AUTRE.

Silence aux traîtres !

PHARAX.

Il sont anéantis, puisqu'ils sont démasqués !
La vérité triomphe, et ses droits attaqués
Vont ressaisir enfin leur force et leur puissance.
Respect à la vertu ! repos à l'innocence !
Respire, au sein des lois, touchante humanité ;
Le crime a pour jamais perdu l'impunité !
Le Perse va trembler ; la Grèce nous contemple :
Fiers descendans d'Hercule, offrons un grand exemple.
Voilà Pausanias, et Cléonyme est mort !...
Si vous ne le vengez, craignez le même sort ;
J'ai vu l'usurpateur s'entourer d'une armée,
Mon âme à cet aspect soudain s'est alarmée ;
Et si vous balancez à frapper le tyran,
Ma main de ce poignard lui percera le flanc.

PAUSANIAS.

Quoi ! de mes ennemis vous écoutez la rage ,
Et moi !....

PHARAX.

De l'accuser nous aurons le courage ,
Sparte , repose-toi sur notre fermeté.
Sous les yeux de ce peuple encore épouvanté ,
Traînons devant la loi le traître dont l'audace
Du peuple et de la loi voulut prendre la place.
Je l'accuse d'avoir , dans sa férocité ,
Proscrit tout ce qui fut à jamais respecté ,
Les talens , les vertus , la vieillesse et l'enfance ,
Tout , jusqu'aux doux attraits d'un sexe sans défense !
Ah ! s'il est glorieux pour un jeune guerrier
D'arroser de son sang un utile laurier ,
Si , tout couvert de traits , couché dans la poussière ,
Il rouvre en souriant sa mourante paupière
Pour contempler encor ce lit , ce dernier lit
Que son pays vainqueur à ses yeux embellit ,
Qui ne doit envier ce trépas honorable ?
Mais qu'un homme de bien , un vieillard vénérable ,
Un père vertueux , un fils infortuné ,
Soit comme un criminel au supplice traîné !....
Qu'un opprobre éternel flétrisse sa mémoire ,
Quand son cœur a chéri la patrie et la gloire ,
C'est le comble des maux dont nous puissions frémir ,
Nous , mortels , que les dieux ont créés pour souffrir !
De douleur et d'effroi briserai-je vos âmes
Par le récit cruel de ses indignes trames ?
Faut-il encor troubler , en retraçant nos maux ,

Le silence des morts et la paix des tombeaux ?
Je vous évoque, ô vous ! mânes de ses victimes,
Venez, venez m'aider à rappeler ses crimes !
Quel est ce monument de sa noire fureur ?
Massacre abominable ! ô jour ! ô nuit d'horreur !
Éveillant des bourreaux la rage sanguinaire,
Quelle main conduisait leur poignard mercenaire ?
Le coupable a pâli, c'est toi, Pausanias !
Douce et jeune beauté, tes modestes appas
Ne purent garantir ni toi ni ta famille
De ce tigre altéré du meurtre d'une fille !
Sous son masque trompeur, ton œil plus pénétrant,
Quand nous nous abusions, vit déjà le tyran.
Et toi, femme intrépide autant que vertueuse,
Toi, qui, dans ton malheur, simple et majestueuse,
Déconcertas toujours, par ta noble fierté,
De tes vils assassins la froide atrocité,
C'est toi qui proféras ces accens redoutables :
« Je péris innocente, ils périront coupables ! »
Hélas ! dans la stupeur où le sommeil des lois
Plongeait les citoyens sans courage et sans voix,
Nos yeux, nos yeux ont vu ce magistrat austère
Tendre au fatal couteau sa tête octogénaire,
Entouré des enfans que son intégrité
Éleva dans l'honneur et dans la loyauté !
Nous avons vu leur sang rejaillir dans ses larmes,
Et pour Pausanias ce spectacle eut des charmes !
De l'éloquence, ô vous modèles si touchans !
Vous, en qui l'amitié disputait aux talens,
Votre âme généreuse, à cet instant suprême,
Pleura sur la patrie et non pas sur vous-même.
Sans faste et sans orgueil, avec un front serein,

Traversant du trépas le long, le long chemin,
Vous marchiez au supplice avec cette assurance
Qu'à des cœurs sans remords donne leur innocence!
Magnanimes proscrits! ah! nos derniers neveux
Sans doute plus que nous vous trouveront heureux:
Vous avez emporté cette gloire sublime
D'être morts au moment où prévalut le crime.
Barbare! entends leur cri terrible et menaçant,
« Tu vécus sanguinaire, eh bien! meurs dans le sang! »
Il en a soif encor: son féroce génie
Prépare un nouveau deuil à ma triste patrie:
Je l'accuse d'avoir proscrit les sénateurs
Dont la sévérité.....

PAUSANIAS.

C'est un excès d'horreurs....

PHARAX.

O toi! de qui la main, de meurtres dégouttante,
Chargea de tant de noms cette liste sanglante!
Oseras-tu nier l'aveu de Xénarès?
Il se tait, citoyens!.... Voici d'autres forfaits...
Je l'accuse d'avoir trahi la république.
De ce lâche imposteur la sombre politique,
Pour servir un despote et venger ses affronts,
Sous le joug étranger voulut courber nos fronts.
Si l'adroit Artabaze est toujours dans Bysance,
C'est qu'avec lui toujours il fut d'intelligence.

PAUSANIAS.

Qu'on me donne la mort!....

PHARAX.

Oui, tu la recevras,
La loi saura bientôt punir tes attentats.
Voici, voici la preuve affreuse, irrécusable,
Qui va vous dévoiler cette trame exécrable.
Ecoutez cette lettre : « Annonce au roi des rois
» Qu'il doit à mes destins unir ceux de sa fille ;
» Je veux pour récompense entrer dans sa famille,
» Et dans Sparte, en son nom, je dicterai des lois.
» L'esclave auquel je remets ce message
» Est un témoin que tu dois écarter :
» Artabaze a l'esprit et trop ferme et trop sage,
» Pour conserver la vie à qui peut nous l'ôter. »

PAUSANIAS.

Je demande la mort !

PLUSIEURS VOIX.

O monstre abominable !

PHARAX.

Que l'esclave, amené sous les yeux du coupable,
Vienne, mettant le comble à sa confusion,
Augmenter, s'il se peut, votre indignation.
Vous le voyez.....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ARGILIUS.

AGIS.

Approche, et sois sans défiance.
Dis-nous qui t'ordonnait de te rendre à Bysance ?

ARGILIUS.

J'eusse, en obéissant, servi Pausanias ;
Mais de l'avoir trompé je ne me repens pas ;
Je m'applaudis d'avoir, par cette heureuse adresse,
Préparé le salut de Sparte et de la Grèce.
Mon cœur depuis long-temps nourrissait des soupçons:
Je voyais à Bysance aller mes compagnons,
Aucun n'en revenait. Déguisant ma surprise,
D'en savoir la raison je conçus l'entreprise.
De mon dessein par moi Pharax fut prévenu,
Et de quitter ces lieux quand mon tour est venu,
Qu'il a fallu porter cet odieux message
Dont une mort certaine était tout l'avantage,
J'ai couru chez Pharax ; instruit de ces secrets,
Il a dans un cachot fait jeter Xénarès,
Xénarès, l'instrument, le confident du crime.
Qu'ordonnez-vous de moi ?

AGIS.

Ton zèle magnanime,
Argilius, mérite, avec la liberté,

Un prix plus digne encor de ta fidélité.
Tu deviens en ce jour l'enfant de la patrie ;
Tu sauras la défendre après l'avoir servie.
Arme-toi, le sénat te permet par ma voix
De consacrer ton bras au maintien de nos lois.
Que cet honneur suprême et cette confiance
Élèvent ton courage et soient ta récompense.
Avec un sénateur va chercher les soldats
Qui doivent dans les fers traîner Pausanias.
A nos concitoyens apprends que la victoire....

PAUSANIAS.

Rend les brigands trop fiers d'une honteuse gloire.

PLUSIEURS VOIX.

Quelle audace !

PHARAX.

A l'instant, que ce conspirateur
Soit dégradé par vous du rang de sénateur.

PLUSIEURS VOIX.

Qu'il descende.

D'AUTRES.

A l'instant.

PHARAX.

Bientôt tous ses complices
Subiront avec lui de trop justes supplices.

Mais que la loi prononce; et malgré tant d'horreurs,
Que leur férocité n'entre point dans nos cœurs.
Effroi de la licence et de la tyrannie,
Divin Lycurgue, ô toi! dont l'austère génie
Mit la loi sur le trône et l'homme à ses genoux;
Si de l'olympe encor tes yeux veillent sur nous,
Oh! combien a frémi ta grande ombre indignée,
Quand, de son propre sang Sparte entière baignée,
Vers toi levant à peine un regard douloureux,
T'adressait en tremblant des soupirs et des vœux!
O Lycurgue!

SCÈNE III.

LES MÊMES.

(Argilius revient et remet une lettre à Agis.)

AGIS.

Il veillait! et tandis que le crime
Sous nos pieds vainement creusait un vaste abîme,
Nos héros invaincus, nos superbes guerriers
Ont couronné leurs fronts des plus nobles lauriers.
Je viens de recevoir cette heureuse nouvelle.
Déjà le roi des rois sur son trône chancelle;
Les soldats de Xercès, battus et dispersés,
Jusque dans l'orient sont enfin repoussés.
Ainsi des immortels la main toute-puissante
Au dedans, au dehors rend Sparte triomphante!
Leur justice éternelle a prononcé pour nous,
Et sur nos ennemis appesantit ses coups.

Gardes, dans la prison conduisez ce perfide :
Avant que de juger son lâche parricide,
Allons remplir au temple un soin religieux,
Et de tant de bienfaits rendre grâces aux dieux.

PAUSANIAS.

Ils n'accepteront pas vos insolens hommages :
Le mépris vous attend aux pieds de leurs images ;
Aux autels de ces dieux allez, portez vos pas,
Tremblez d'y rencontrer encor Pausanias.

AGIS.

Eh bien ! vous entendez son horrible espérance.
Aux fureurs en délire opposons la prudence ;
Sur un parti coupable ayons les yeux ouverts ;
Je crains les scélérats même au milieu des fers.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le Théâtre représente un Temple.)

SCÈNE I.re

CLÉONÉ seule.

A qui vais-je adresser une plainte importune ?
Des regrets éternels, une longue infortune
Vont peser désormais sur mes jours odieux.
Vous l'avez donc permis, inexorables dieux !
Aux pieds de vos autels je pleure en vain mon père....
Vous ne me rendrez point une tête si chère !
O toi ! dont la tendresse et les soins bienfaisans
Formaient dans Cléoné l'appui de tes vieux ans,
Qui sans cesse flattais ton âme généreuse
De l'espoir enchanteur de voir ta fille heureuse,
De lui choisir toi-même un sage et digne époux,
De bénir ses enfans, de vivre parmi nous
Au milieu des douceurs de la paix domestique,
Après avoir long-temps servi la république !
O mon vertueux père ! un infâme assassin
A détruit mon bonheur, en déchirant ton sein !
O destinée affreuse et qui me désespère !
Dieux, inflexibles dieux, qui m'arrachez mon père,
D'où vient que, sourds aux cris des malheureux humains,
La foudre si long-temps a dormi dans vos mains ?

N'est-ce qu'en immolant la timide innocence
Que vous manifestez votre toute-puissance ?
Sommeillez-vous toujours, quand les plus noirs
forfaits
Provoquent seuls vos coups, qu'ils n'éprouvent jamais?
Eh bien ! éveillez-vous, si vous êtes encore !
Lancez ces traits vengeurs que la nature implore :
De mon père égorgé frappez le vil bourreau.
C'est trop peu de la mort : que d'un tourment nouveau
Déchiré lentement, par degrés il expie
Tous les maux qu'en nos murs a faits sa rage impie !
A ces marques alors je reconnais vos lois.....

SCÈNE II.

CLÉONÉ, PHARAX.

PHARAX.

Cléoné !.... Dieux, calmez le trouble où je la vois !

CLÉONÉ.

Qui s'avance ? viens-tu jouir de ma misère ?
As-tu trempé tes mains dans le sang de mon père ?
Cruel, rends-moi ce sang, rends-le moi, c'est mon
bien....
Mais peut-être viens-tu pour t'abreuver du mien ?
Oh! tu peux épuiser tout le sang qui m'anime,
Pourvu qu'au jour encor tu rendes Cléonyme !....

PHARAX.

Son désespoir m'accable.

CLÉONÉ.

Eh bien ! que tardes-tu ?
Es-tu donc sans courage ainsi que sans vertu ?
Ne crains rien, je suis seule, aux autels prosternée...

PHARAX.

Du vaillant Cléonyme ô fille infortunée !
Je ne viens point troubler de trop justes douleurs.
Quel mortel fut jamais plus digne de vos pleurs ?

CLÉONÉ.

Quoi ! ton bras du tyran n'a pas servi le crime ?

PHARAX.

Jamais, jamais !

CLÉONÉ.

Pourquoi donc n'es-tu pas sa victime ?
Tu vois Sparte opprimée, et la vertu périr ;
Ne pouvant les sauver, ne sais-tu pas mourir !

PHARAX.

Vous déchirez mon cœur.

CLÉONÉ.

Moi, j'ai perdu mon père !
Ah ! quand pour attendrir la rage meurtrière
Des bourreaux soudoyés pour lui ravir le jour,
J'osai d'une prison tenter l'affreux séjour ;
Dans cette nuit d'horreur où, tremblante, égarée,
De corps inanimés, d'assassins entourée,
Parmi les cris, le sang, le carnage et l'effroi,
Voyant par tout la mort présente devant moi,
Par l'excès du péril bravant le péril même,
J'étonnai les bourreaux de mon audace extrême ;
Quand, ranimant mon père au moment d'expirer,
Je suspendis le fer prêt à le déchirer,
Devais-je, en l'arrachant à leur troupe féroce,
Craindre encor pour sa vie un monstre plus atroce ?

PHARAX.

Malheureux Cléonyme !

CLÉONÉ.

Hélas ! vœux superflus !
C'en est donc fait, mes bras ne te presseront plus !

PHARAX.

Souffrez qu'à vos regrets je mêle aussi mes larmes.

CLÉONÉ.

Eh ! ne craignez-vous pas d'augmenter mes alarmes ?
Ignorez-vous qu'ici rien n'est plus dangereux

Que d'oser essuyer les pleurs des malheureux ?
Que la pitié, dans Sparte, est le plus grand des crimes ?

PHARAX.

Croyez qu'il est encor de ces cœurs magnanimes
Qui, malgré les tyrans, ont toujours conservé
Ce sentiment qu'en nous la nature a gravé,
Ce besoin d'adoucir les maux de son semblable,
De porter avec lui le fardeau qui l'accable.
Je suis resté fidèle aux soins de l'amitié,
Et mon premier plaisir est la tendre pitié !

CLÉONÉ.

Eh ! qui donc à mes yeux le sort fait-il paraître ?

PHARAX.

Les bords de l'Eurotas, comme vous, m'ont vu naître;
Mais au milieu des camps plus souvent retenu,
Mon nom sans doute encor ne vous est pas connu.
Je suis Pharax....

CLÉONÉ.

Pharax ! ô dieux ! est-il possible ?
Qui, vous, ce sénateur courageux et sensible,
Qui seul de la justice invoquant les saints droits,
Éleva pour mon père une éloquente voix ?

PHARAX.

Que n'ai-je pu d'un jour prolonger sa défense !
J'eusse aux fureurs du crime arraché l'innocence !

CLÉONÉ.

Expliquez ce discours que je ne comprends pas.

PHARAX.

Votre persécuteur...

CLÉONÉ.

Comment !...

PHARAX.

Pausanias
Dans peu sera jugé par un sénat austère :
Il est chargé de fers.

CLÉONÉ.

Ciel, tu venges mon père !

PHARAX.

Il venge tout l'état, les lois, la liberté,
La cause de la Grèce et de l'humanité !

CLÉONÉ.

O mon cœur, goûte au moins cette douce vengeance !

PHARAX.

Envers les immortels plein de reconnaissance,
Le sénat, dans ce temple à l'instant rassemblé,

D'un odieux aspect ne sera plus troublé.
Il vient.

CLÉONÉ.

Vous, qui frappez l'assassin de mon père,
O dieux! c'est à mon tour à consoler sa mère.
(elle sort.)

SCÈNE III.

LE SÉNAT RASSEMBLÉ.

AGIS.

Jupiter protecteur, et vous, augustes dieux,
Qui, sur tous les forfaits veillant du haut des cieux,
D'un seul de vos regards foudroyez les perfides,
Et ne fites jamais grâce aux mains homicides,
Nous venons, dieux puissans, dieux bons, dieux immortels,
D'un hommage sincère honorer vos autels.
Vainement la terreur dont Sparte était frappée
Consacrait d'un tyran la grandeur usurpée,
Et de sang chaque jour abreuvait sa fureur.
Le sang qu'a bu la terre a toujours un vengeur;
Il ne s'écoule point que le bras des furies
Ne se baigne à son tour dans le sang des impies.
Ainsi des citoyens l'exécrable bourreau
Des filles de l'enfer sent déjà le fléau.
Tu vas l'entendre enfin, ô céleste justice!
Ce cri lancé vers toi, que l'assassin périsse!

Dieux de Sparte, agréez nos vœux reconnaissans ;
Achevez votre ouvrage, et nos pieux accens....

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ARGILIUS.

ARGILIUS.

Sénateurs !....

AGIS.

De quel bruit mon oreille est frappée !

PHARAX.

La vengeance de Sparte a-t-elle été trompée ?

ARGILIUS.

Pausanias est libre.....

TOUS.

O ciel !

ARGILIUS.

Apprenez tous
L'orage inattendu qui vient fondre sur vous.
Les soldats, traversant une foule innombrable,
Touchaient à la prison destinée au coupable.
On l'accablait des noms de traître et d'oppresseur :
Les uns lui demandaient une épouse, une sœur,
Une mère son fils, une fille sa mère ;
Des familles enfin redemandaient un père :
Tous, dans l'enivrement qui transportait leurs cœurs,

Lui criaient à la fois : il est des dieux vengeurs !
Pausanias muet portait sur son visage
Le dépit et la crainte et la honte et la rage.
Des gestes convulsifs agitaient tout son corps,
Les tourmens de son âme éclataient au dehors.
Soudain de factieux une troupe inconnue,
S'élançant sur la garde étonnée, éperdue,
A nos efforts bientôt ravit le criminel,
Et dans tous les esprits jette un effroi mortel.
Aux plus cruels excès Xénarès les anime.
Déjà Pausanias a marqué sa victime ;
Le sénat tout entier doit tomber sous ses coups.
J'ai vu son œil farouche, enflammé de courroux,
Chercher autour de lui quelque facile proie
Parmi ceux qu'attirait une imprudente joie.
Tout a fui. Sénateurs, hâtez-vous de parer
Aux horreurs que ce monstre ose vous préparer.

AGIS.

Retournons au sénat, c'est là, dans cette enceinte,
Que, défendant ensemble une cause si sainte,
Nos corps arrêteront ces vils séditieux ;
La cité de Lycurgue aura l'appui des Dieux.
(ils sortent.)

SCÈNE V.

PAUSANIAS, XÉNARÈS, SUITE.

PAUSANIAS, le glaive à la main.

Ils sont partis ! l'effroi les enlève à ma haine !

Voilà de tes lenteurs la faute trop certaine ;
Moi, je voulais agir et non délibérer :
Maintenant par l'audace il faut tout réparer.
Compagnons de mon sort et bientôt de ma gloire,
Voici l'instant heureux marqué pour la victoire.
Nous marchons au sénat : c'est moi dont le courroux
Contre mes ennemis dirigera vos coups.
Frappez, à la pitié gardez d'ouvrir vos âmes :
Où le fer n'atteint pas, vous porterez les flammes.
Je rends tout légitime à vos justes fureurs :
Frappez, exterminez ces hardis sénateurs
Qui, de Pausanias oubliant les services,
Voulaient de fers honteux charger ses cicatrices.
Un mot seul doit contre eux affermir votre main :
Aujourd'hui le triomphe, ou l'échafaud demain.

XÉNARÈS.

Les effets vont dans peu répondre à leur courage,
J'ose te l'assurer....

PAUSANIAS.

J'accepte ce présage ;
Viens, courons l'accomplir. *(il veut sortir.)*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ISMÉNIE.

ISMÉNIE, l'arrêtant.

Où vas-tu, malheureux ?

A qui destines-tu cet appareil affreux ?
Des armes ! contre qui ? Tu veux donc par des crimes
Confirmer des soupçons déjà trop légitimes ?

PAUSANIAS.

Suivez-moi, compagnons.

ISMÉNIE.

Où portez-vous vos pas ?

PAUSANIAS.

Au sénat.

ISMÉNIE.

Non, cruels.

PAUSANIAS.

Marchons.

ISMÉNIE.

Vous n'irez pas...
Arrêtez, arrêtez....

PAUSANIAS.

Que prétendez-vous faire ?

ISMÉNIE.

As-tu donc oublié qu'Isménie est ta mère ?

PAUSANIAS.

Oui, vous m'avez maudit, nos liens sont rompus.

ISMÉNIE.

O ciel ! mais ta patrie au moins...

PAUSANIAS.

Je n'en ai plus ;
Je ne sens que la haine.

ISMÉNIE.

O malheureuse mère !
O mon fils ! si jamais mon amour te fut chère,
D'Isménie à tes pieds entends le dernier cri,
Ou déchire à l'instant le sein qui t'a nourri.
J'ai cru t'avoir transmis une âme plus sensible...
Si tu crains du sénat la rigueur inflexible,
Va, loin de ton pays, sous un ciel étranger,
Va chercher un séjour sans crime et sans danger.
Mon cœur peut à ce prix te rendre sa tendresse....

PAUSANIAS.

C'est assez discourir, partons, le temps nous presse.

ISMÉNIE.

Eh bien ! puisque mes vœux, mes pleurs, mon désespoir,
La patrie et les lois, rien ne peut t'émouvoir,
Avant que d'accomplir ton projet sanguinaire,
Monstre, tu marcheras sur le corps de ta mère.
Je ne survivrai point à ton impiété,
Et cours m'ensevelir avec la liberté.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène est au Sénat.)

SCÈNE I.re

TOUS LES SÉNATEURS VIENNENT DE SE PLACER.

PHARAX.

Tandis qu'enveloppé des ombres de la nuit,
Pausanias répand la terreur qui le suit,
Que sa rage implacable et de carnage avide
Contre vous, sénateurs, dirige un parricide,
Vous veillez pour l'état, et votre fermeté
Oppose aux factieux le calme et la fierté.
Je ne veux point pourtant vous en faire un mérite :
De son premier devoir quand le sénat s'acquitte,
Il ne fait que remplir le plus saint des sermens
Qu'il a peut-être aussi négligé trop long-temps.
Vous avez dans vos mains le sort de la patrie :
Sénateurs, c'est ici l'instant de l'énergie.
Déjà votre prudence a, par de grands moyens,
Conjuré les dangers de nos concitoyens.
Mais ce n'est pas assez d'éclairer, de convaincre ;
Il est un autre soin....

AGIS.

Parle....

PHARAX.

Celui de vaincre.
De vos propres périls je ne vous parle pas ;
Sénateurs, gardez-vous de reculer d'un pas.
Du salut de l'état désormais responsables,
Votre unique ressource est la mort des coupables.
Pour la rendre infaillible, osez tout ; parmi vous
Nommez un général qui combatte pour tous.
A ces accens bientôt tout ce peuple en alarmes
Pour la cause commune ira prendre les armes :
Commandez la victoire, et vous serez vainqueurs.

LÉONIDAS.

Ton ardeur héroïque a pénétré nos cœurs,
Magnanime Pharax ! Sénateurs, je demande
Qu'au peuple, en votre nom, ce soit lui qui commande.
Ses talens et sa gloire au milieu des combats
Égalent ses vertus au sein de nos débats.

AGIS.

Oui, va guider ce peuple, et que ton feu l'anime.

PHARAX.

J'accepte avec transport cette marque d'estime,
Et, pour la mériter, je cours où la valeur
Me promet des dangers dignes d'un tel honneur.
Sénateurs, je vous quitte, et vais à la patrie
Assurer le triomphe, ou lui donner ma vie.
(il sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, A L'EXCEPTION DE PHARAX ET DE LÉONIDAS.

AGIS.

Nous, que l'expérience instruit pour l'avenir,
Consacrons de nos maux l'utile souvenir,
Et que, désabusé par tant de perfidie,
Le peuple se refuse à toute idolâtrie.
Qui sert bien son pays ne fait que son devoir:
Mais redoutons toujours l'ivresse du pouvoir.
Confier aux mortels sa coupe enchanteresse,
C'est vouloir aux forfaits entraîner leur faiblesse.
Aux lois du grand Lycurgue ajoutons une loi
Qui porte aux magistrats un salutaire effroi,
Et les resserre enfin dans l'austère limite
Qu'un devoir absolu dès long-temps a prescrite.
Que cette loi sur-tout soit prompte à les punir
S'ils osaient....

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉONIDAS.

LÉONIDAS.

Sénateurs, il est temps de mourir.
Les traîtres que précède et l'horreur et la crainte
Du sénat à l'instant vont assiéger l'enceinte.
J'ai vu, le glaive en main, courir Pausanias,

De sa rage enflammant ses barbares soldats.
Ils marchent, c'en est fait....

AGIS.

Mourons dignes de Sparte.
Que du poste d'honneur nul de nous ne s'écarte:
Mourons....

TOUS.

Oui, mourons tous.

AGIS.

O Sparte! ô mon pays!
Nous tombons avec toi, nos devoirs sont remplis.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Pardonnez, sénateurs, si dans ce sanctuaire
Vous voyez à vos pieds accourir une mère.
J'ai mis au jour un fils, que dis-je? un assassin
Qui déjà de la Grèce a déchiré le sein,
Et qui du noir complot que ma douleur expie
Sur l'état et sur vous poursuit la trame impie.
Je n'ai pu de sa rage interrompre le cours;
Sénateurs, en vos mains je viens livrer mes jours;
Je viens contre mon fils vous donner un ôtage,
Je viens de votre sort mériter le partage:
J'arrêterai les coups de son bras criminel,
Ou ses pieds pèseront sur le sein maternel.

AGIS.

O d'un coupable fils mère trop généreuse !
Pourquoi vous accuser ? Votre âme vertueuse,
En lui donnant, hélas ! d'inutiles leçons,
Ne lui fit point sucer ces horribles poisons.
C'est d'un pouvoir trop grand l'excessive durée,
C'est de vils corrupteurs sa jeunesse entourée,
Ce sont quelques efforts couronnés du succès,
Ses vices, sa hauteur, qui font tous ses forfaits.
Loin de vous reprocher le trait qui nous déchire,
Le sénat, par ma voix, vous plaint et vous admire.
Mais votre dévoûment ne doit point nous servir,
Allez, vivez encor, c'est à nous de mourir.

ISMÉNIE.

Qui, moi ! moi, séparer ma cause de la vôtre !
Non, ma tombe est ici, je n'en aurai point d'autre.
De la main de mon fils je mourrai comme vous ;
Je l'attends, pour subir ou détourner ses coups.
Je ne crains point la mort, je déteste la vie,
S'il faut que je survive à vous, à la patrie !...
Quel tumulte effrayant a frappé mes esprits ?
Quels accens de fureur et quels horribles cris !
O Sparte ! c'en est fait ! voilà ta dernière heure !
Avant ce coup fatal, dieux ! souffrez que je meure !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ARGILIUS.

ARGILIUS.

Victoire, sénateurs, victoire !

AGIS.

O justes dieux!

ARGILIUS.

Leur bras s'appesantit sur ce monstre odieux.

ISMÉNIE.

Pausanias?...

ARGILIUS.

Déjà son supplice commence.
Pharax, pour vous l'apprendre, en ce moment s'avance.
Écoutez, il paraît.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PHARAX.

PHARAX.

Sénateurs, les pervers
Qui pour Lacédémone osaient forger des fers,
Qui sur vos corps sanglans voulaient asseoir leur trône
Et par l'assassinat affermir leur couronne,
N'alarment plus l'état trop long-temps opprimé;
L'abîme qu'ils creusaient sur eux s'est refermé.
Investi, sénateurs, de votre ordre suprême,
J'ai couru, j'ai volé; ma diligence extrême
A des séditieux prévenu les desseins.
Pour garantir vos jours contre vos assassins,

J'ai du sénat d'abord environné les portes
De guerriers éprouvés, de vaillantes cohortes;
Et sûr des sentimens de leur cœur indigné,
Du brave Argilius je marche accompagné.
La nuit à mes projets prête son ombre utile.
D'un pas précipité nous parcourons la ville;
Nous voyons les mutins aller de toutes parts
Allumant la révolte au milieu des remparts.
Tantôt nous ne trouvons qu'un lugubre silence;
Tantôt un cri soudain qui dans les airs s'élance
Vient pénétrer nos sens d'une secrette horreur
Et redoubler encor notre juste fureur.
Aux esprits égarés je parle, je rappelle
Les vertus, les devoirs du citoyen fidelle.
Les ombres de la nuit, la clarté des flambeaux,
Ce formidable amas d'armes, de javelots,
Ce tumulte, ces cris poussés par intervalles,
Ce funeste appareil de deux troupes rivales,
Le sénat en péril, le sang prêt à couler,
Tout rendait ce tableau terrible à contempler.
Soudain devant les rangs je m'avance et m'écrie:
« Citoyens, s'il en est qui suivent un impie,
Un rebelle, un tyran, bourreau de tout l'état,
Oserez-vous frapper cet auguste sénat?
Au sein de vos amis, dans le sang de vos frères,
Plongerez-vous ce glaive et ces mains meurtrières?
Non, vous abjurerez vos infâmes projets.
Et vous, vils instrumens des plus lâches forfaits,
Ilotes insensés, évitez les supplices
En nous livrant le traître avec tous ses complices. »
A ma voix qu'animait un valeureux transport,
Succède un bruit confus, précurseur de la mort.

Pausanias, qui voit que son parti chancelle,
S'élance et fond sur moi : ce compagnon fidelle
Le devance, l'atteint, et, d'un bras triomphant,
Le renverse à mes pieds, qu'il souille de son sang.
Tout se décide alors, tout fuit, tout l'abandonne.
La foule, au même instant, se presse, l'environne,
Insulte avec ivresse à l'horreur de son sort,
Par de longues douleurs le dispute à la mort;
Et tel est le délire où ce peuple s'égare,
Qu'en se vengeant d'un monstre il est presque barbare.
Le sang des citoyens n'a point terni l'éclat
Du triomphe étonnant qui sauve tout l'état.
Pour la dernière fois verrez-vous le perfide?
Il est là....

AGIS.

Loin de nous le corps d'un parricide,
Qu'il exhale aux enfers son souffle empoisonné.
Oui, sur l'heure au supplice il faut qu'il soit traîné,
Que Sparte soit vengée. *(Argilius sort.)*

ISMÉNIE.

O nature! ô patrie!

AGIS.

O vous, dont la vertu ne s'est point démentie,
Pleurez.....

ISMÉNIE.

Pour un tyran mes yeux n'ont point de pleurs.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ARGILIUS.

AGIS.

Eh bien ?

ARGILIUS.

Son châtiment a vengé nos malheurs,
Il n'est plus.

PHARAX.

Sénateurs, en vos mains je dépose
Un pouvoir dangereux dès qu'il n'a plus de cause.
Comment porter sans crainte un fardeau si pesant ?
Qu'on est près d'être injuste alors qu'on est puissant !
Sparte a cessé d'offrir ce trop funeste exemple.
Vous, qu'aujourd'hui la Grèce avec respect contemple,
Et qui pour la patrie alliez vous immoler,
Ah ! d'un mélange impur évitez de troubler
Ce retour vertueux, cet élan magnanime !
Si la nuit de son ombre enveloppa le crime,
Que le soleil, qui vient éclairer vos bienfaits,
Sur vos divisions ne se lève jamais !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.